

stylistique » que souhaite mettre en valeur Jean Rebreuz.

Une partie de son propos consiste à montrer l'ambiguïté voire l'aporie du message dispensé par Radziwill (message auquel il n'est manifestement pas insensible) concernant les rapports entretenus par l'homme avec la technique et leurs répercussions sur la nature. Il en vante même la dimension visionnaire et actuelle selon lui. Ambiguïté aussi de la réception de Radziwill dont Jean Rebreuz montre, dans deux petits chapitres intéressants, les affinités et démêlés avec le nazisme (p. 131-151), puis les vicissitudes de la redécouverte du peintre après 1945 (p. 155-160). D'autres aspects de l'art de Radziwill retiennent toute son attention : son goût pour le métier, une forme d'anti-intellectualisme et de naïveté, la réactualisation du romantisme.

Force est de constater que la construction de l'ensemble de l'ouvrage et les détails traités dans chaque partie conduisent à quelques répétitions au cours des divers développements. L'auteur semble en outre animé par une volonté appuyée de justifier l'art du peintre « interdisant [selon lui] toute interprétation mimétique » (p. 212). On s'étonne cependant de l'usage récurrent et banal qui est fait des notions de mimétisme ou d'imitation, de représentation, d'avant-garde.

L'ouvrage comporte 21 illustrations, 11 de Radziwill lui-même et 10 d'autres artistes évoqués au cours de l'ouvrage. Cinq tableaux de Radziwill font l'objet d'un commentaire détaillé en fin d'ouvrage (p. 185-223), dans une partie à part, fort réussie, qui fait succéder à la description minutieuse et éclairante de chaque œuvre une partie interprétative permettant à l'auteur de synthétiser les thèmes qu'il a mis en lumière dans l'ouvrage.

– Sylvie LE GRAND – TICCHI –

Max Weber

Réalisme, rêverie et désir de puissance

François Bafoïl, Hermann, Paris, 2018, 434 p.

François Bafoïl, directeur de recherche au CNRS, et responsable du cours « Sociologie

et psychanalyse. Max Weber et Sigmund Freud. Approches comparées du rationalisme » à Sciences Po Paris, publiée aux éditions Hermann un premier ouvrage consacré à Max Weber qui sera suivi en 2019 par un second volume qui portera plus spécifiquement sur la comparaison des œuvres de Max Weber et de Sigmund Freud. C'est l'occasion pour lui de faire le bilan de la pensée de cet auteur qui a marqué l'histoire de la sociologie et continue d'avoir une influence déterminante sur son devenir alors que l'on s'apprête à fêter en 2020 le centenaire de sa mort. En effet, ses concepts de « sociologie compréhensive », d'« idéaltype », de « désenchantement du monde » ou bien de « guerre des Dieux » nous sont aujourd'hui tous familiers quand bien même l'on ne s'intéresserait que de loin à la sociologie.

François Bafoïl note qu'il est fréquent parmi les spécialistes des écrits de Max Weber de refuser toute approche de l'œuvre par la biographie et s'attache à défendre une approche psychanalytique en analysant les œuvres du sociologue comme des entreprises de sublimation, un « étayage contre la chute ». S'il ne nous épargne rien des détails les plus intimes de la vie de Max Weber, c'est afin de « penser son œuvre comme une interprétation du monde portant trace des tensions qui déchirent son moi ». François Bafoïl estime qu'il existe des « correspondances » entre le « moi enfermé » de Weber et la « cage d'acier » de la société industrielle décrite par l'auteur. La maladie qui a accablé Max Weber entre 1897 et 1903 occupe ainsi une place centrale dans son analyse. Les œuvres du sociologue constituent en effet pour François Bafoïl une « mise à distance » de la maladie.

En 1897, Max Weber est épuisé, il quitte ses fonctions à l'université et se contente dès lors d'encadrer ses doctorants. Il a toujours ressenti un sentiment de culpabilité qui l'angoisse et s'est réfugié dans le travail. Il ne pouvait s'accorder aucun moment de répit sans remords tant toute activité de loisir lui apparaissait comme une perte de temps.

C'est la mort de son père qui a déclenché la maladie, après que Max Weber avait pris la défense de sa mère contre son père, sans que celle-ci ne le souhaite véritablement. L'analyse des relations de Max Weber avec ses parents – il se considérait comme le « *Sorgenkind* » de sa mère – occupe conformément à la démarche psychanalytique une place essentielle dans l'analyse de François Bafoil. À partir de 1903, il réussit cependant à vaincre son épuisement. C'est à ce moment-là qu'il entame ses travaux sur l'éthique protestante et le capitalisme. C'est aussi la première occasion pour lui de réaménager une place au sentiment dans son œuvre. En effet, il préfère le puritanisme au calvinisme trop austère qui n'apporte aucune assurance au croyant quant à son élection. François Bafoil lit ainsi toute la vie de Max Weber comme la réinstallation progressive du sentiment dans son existence qui culmine avec la découverte des plaisirs charnels juste avant sa mort avec Else von Richthofen, la femme de son frère Alfred. Les moments qu'il a vécus avec sa maîtresse sont les seuls où il a pu faire l'expérience de la fusion permettant de soulager son « moi éclaté » en dehors de la période de guerre de 1914-1918 pour laquelle il s'est enthousiasmé, sans jamais revenir ultérieurement de façon critique sur cet engagement.

Max Weber aurait beaucoup aimé pouvoir participer à la guerre en tant que soldat, mais il occupe pendant le conflit le poste d'administrateur d'un hôpital militaire, une fonction qu'il abandonne vite, car pas assez intellectuelle. Toutefois, cette expérience sera déterminante car elle lui permettra d'aborder par la suite la question de la bureaucratie. Il prend en effet conscience au sein du *Lazaret* de l'importance des fins extérieures à l'hôpital qui viennent entraver son bon fonctionnement et nécessitent donc la mise en place de procédures de contrôle. La guerre joue également un rôle prépondérant dans la définition de sa réflexion épistémologique. Le concept d'idéaltype se nourrit de la réflexion sur l'écart qui peut se manifester entre un plan

de bataille et la conduite réelle du combat. L'étude de la correspondance que Max Weber a entretenue, notamment avec ses maîtresses, permet à François Bafoil de mettre en lumière d'autres liens entre la vie de l'auteur et son œuvre. Ainsi, il lie la notion de charisme à la relation qui unissait Max Weber à Mina Tobler – qu'il présente comme une femme enfant particulièrement charismatique –, tandis que l'exposé de ses retrouvailles avec Else von Richthofen qui lui permet de découvrir tardivement la sexualité se fonde sur le concept de domination, central chez Weber qui fait de l'autorité une domination acceptée, similaire à celle qui lie Max Weber à Else von Richthofen.

Le livre érudit de François Bafoil offre un éclairage particulièrement intéressant sur la société wilhelminienne à travers le parcours de Max Weber, de son entourage, de ses relations au sein du monde intellectuel de Berlin, Munich ou Heidelberg. François Bafoil estime que Max Weber était la proie d'un « surmoi tyrannique » qui l'a conduit à l'épuisement tant il voulait satisfaire aux exigences de sa volonté. Weber se lamentait de voir la nation allemande toujours inachevée, en voulait à la génération de son père qui n'avait pas construit l'unité de l'Allemagne et souffrait également de l'impression de ne pas être à la hauteur de la tâche. Il rêvait d'une carrière politique sans parvenir à prendre pied dans ce monde, il était un « roi sans empire » qui se voyait en prophète, se pensait même le dépositaire d'une mission historique à accomplir, mais était aussi hanté par l'image, nourrie d'un souvenir d'enfance, d'un train qui déraile et dont il était peut-être le conducteur. Il existe en effet selon Bafoil chez Weber une forte corrélation entre le sentiment personnel de la faute et l'insuffisance de son époque qui débouche d'une part sur l'ascèse, une tension de la volonté, une « vie sous l'empire de la raison », et d'autre part, sur la valorisation de la volonté de puissance. On lit également avec intérêt les pages consacrées au Congrès de Versailles auquel Weber a assisté à la fin de la guerre, avant de regagner l'Allemagne dépitée, et exigeant

ensuite que l'on ne lui parle jamais plus de la nation allemande.

Après avoir sondé les tréfonds de l'âme du sociologue et passé en revue les correspondances entre sa vie et son œuvre, François Bafoil n'hésite pas à faire le bilan critique de l'œuvre de Weber et à pointer du doigt son inactualité. Dans son ouvrage, il n'élude nullement les sentiments anti-polonais ou bien l'irrédentisme de Weber au sortir de la Première Guerre mondiale qui le conduisit même à l'appel au meurtre. Les tensions internes à Weber étaient irréconciliables. Jamais, il n'a pu comme Otto Gross accepter ses « démons ». On ne saurait selon lui fonder une morale ou une politique sur les pulsions du moi. S'il a, dans son œuvre, réaménagé une place au sentiment, la polarité n'a jamais été réconciliée. Seules comptent la cohérence entre les moyens et les fins, la cohérence entre les principes et l'action, la cohérence entre les éléments de l'idéaltype. Ainsi, il ne reste au bout du compte que la guerre des Dieux et un profond relativisme, particulièrement dangereux. François Bafoil

aurait toutefois pu davantage prendre en compte l'engagement constant de Max Weber pour le parlementarisme. Mais, selon lui, l'obsession de la cohérence interne l'empêche de saisir l'harmonisation possible des tensions. Son moi reste un moi éclaté. L'analyse de François Bafoil se démarque ainsi de celle plus positive de Michel Lallement (Max Weber. *Tensions majeures, l'économie, l'érotisme*, Gallimard Essai, 2015.) qu'il cite en introduction : le réaménagement de la place du sentiment ne dépasse pas chez Weber le domaine de la rêverie, le monde reste désenchanté. C'est grâce à l'analyse des tensions du moi de l'auteur que François Bafoil – même s'il tend à exagérer la non-prise en compte de la biographie dans les analyses plus classiques de l'œuvre – peut proposer une interprétation non-apologétique des écrits de Max Weber, ne faisant pas l'impasse sur l'impérialisme, l'apologie de la volonté de puissance de l'auteur, voire son racisme à l'encontre des Polonais ou des Africains.

– Julien SELLIER –